

CXL

L'ENFANT QUI ENTEND LE LANGAGE DES BÊTES

Un homme et une femme avaient un fils qui allait tous les jours à l'école. Une fois, ils lui demandèrent ce qu'il y apprenait, et il dit :

— Le langage des crapauds.

Le lendemain, le père l'interrogea encore.

— J'apprends, dit-il, ce que signifient les aboiements des chiens.

Le jour suivant, même demande.

— J'ai appris le langage des oiseaux.

Alors ses parents ne voulurent plus le garder.

Sa mère lui donna une pomme et une poire, en lui recommandant s'il avait soif en route, au moment où il aurait trouvé un camarade, de couper la pomme et de la partager ; s'il n'en venait qu'un, il la couperait en deux parties inégales, et si ce camarade prenait la plus grosse, il ne devait pas faire route avec lui sous peine d'être trahi.

Le premier qu'il rencontra ayant pris le plus gros morceau, il lui dit :

— Allez toujours, je vous rejoindrai sur la route.

Ensuite arrivèrent deux autres camarades qui lui demandèrent où il se rendait.

— Je vais à Rome.

— Et nous aussi.

En chemin, il coupa la poire en trois morceaux, dont l'un était plus grand que les autres. Les deux camarades le lui laissèrent, et il dit :

— Je voyagerai avec vous.

Ils marchaient toujours et passèrent auprès d'un étang rempli de crapauds qui étaient à la surface de l'eau et qui coassaient. Les deux camarades l'interrogèrent, et il répondit :

— Dans le moulin que vous voyez, il y a une jeune fille malade sur son lit depuis dix-huit mois, et un crapaud a le remède.

Ils allèrent au moulin ; le père et la mère de la jeune malade s'y trouvaient. Celle-ci ayant été sur les bords de l'étang avait vomi l'hostie qu'elle avait reçue et un crapaud l'avait prise. Voilà ce que les parents apprirent. Une jeune fille fut envoyée avec une croix d'argent près de l'étang. Un drap blanc fut déplié. Le crapaud vint rapporter l'hostie et aussitôt la malade fut guérie.

On voulut la donner en mariage au jeune homme, mais il déclara qu'il ne se marierait pas. On lui proposa de l'argent, la charge d'un cheval, mais il ne prit qu'un pain de trois livres.

Les trois compagnons marchèrent toujours et virent un grand couvent rempli de chiens qui aboyaient.

— Que signifient ces aboiements ?

— Avant minuit ce soir, le couvent sera dans le feu et dans le sang.

Ils allèrent au couvent et annoncèrent cela au supérieur.

— Que devons-nous faire pour être épargnés ? dirent les moines.

— Armez-vous tous. A minuit, vous tirerez sur les gens armés qui viendront du firmament entr'ouvert. Faites-le avant qu'ils soient arrivés en bas ; autrement vous êtes tous perdus.

Les moines furent ainsi sauvés et voulaient lui faire sa fortune, mais il n'accepta rien.

Les compagnons marchaient toujours pour se rendre à Rome ; ils passèrent auprès d'un arbre dans lequel beaucoup d'oiseaux chantaient.

— Que signifie le chant de ces oiseaux ?

— Ils disent que c'est Armand qui sera pape.

— Si c'est moi, je vous ferai garder mes moutons.

— Si ce doit être moi, dit un des deux autres qui s'appelait aussi Armand, je vous traiterai de la même façon.

A Rome, il y avait beaucoup de monde à passer sous une couronne, et celui sur la tête de qui elle serait tombée du consentement de Dieu aurait été pape à Rome. Tous ont passé. Elle ne tombait sur la tête de personne, mais s'arrêta sur celle d'Armand, qui savait ce que disent les oiseaux dans leurs chants. Alors, il était devenu pape.

En quittant ses parents, il avait dit qu'un jour son père lui aurait versé de l'eau sur les mains pour les lui laver et que sa mère les aurait essuyées avec une serviette.

Le père et la mère s'étaient confessés, mais on ne leur avait pas donné l'absolution parce qu'ils avaient chassé leur fils, et on leur avait dit de faire le voyage de Rome pour l'avoir.

La mère se mit en route et alla chez le pape. On le prévint qu'une femme, dont les habits étaient en morceaux, désirait lui parler. Il reconnut sa mère et dit :

— Vous êtes lasse, ma bonne femme !

— Oui, car je viens de loin.

— Je vais vous donner une chambre et demain vous vous confes-
serez.

Il fit envoyer à sa mère une quenouille de lin pour filer, une
écuellée d'eau et un peu de pain.

Le père aussi arriva à Rome, et le pape lui dit :

— Demain matin, vous recevrez la communion.

Le pape fit chercher sa mère par la servante, qui s'écria en
la voyant :

— Vous n'êtes pas encore morte !

— Je ne suis ici que depuis hier.

— Depuis une année.

Elle n'avait touché ni à l'eau, ni au pain.

Quand les deux époux approchèrent de la Sainte Table, le pape
se fit verser de l'eau sur les mains par son père et dit à sa mère
de les essuyer, et là ils sont morts tous deux.

(Conté à Port-Louis).

JOSEPH FRISON.

PÈLERINS ET PÈLERINAGES

CLXI

SAINT GRÉ

CE saint, — qui est fort inconnu des hagiographes, — est
du moins honoré par le populaire en Vendée.

Le lieu de pèlerinage se trouve dans la paroisse d'Avrillé (can-
ton de Talmont). Il n'y a point de chapelle. On voit seulement des
pierres de granit juxtaposées avec une petite source. Les gens y
vont puiser de l'eau, le jour de saint Fiacre, patron d'Avrillé. Ils
en emportent chez eux, après avoir fait une prière à l'église. Le
rite doit s'accomplir de grand matin.

Le clergé de l'endroit considère ces pratiques comme supersti-
tieuses.

(Renseignements qui m'ont été fournis par M. le curé de Le
Bernard).

H. DE KERBEUZEC.